

## Polemas ou les monstruosités d'un amour déçu dans la première partie de *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé

Pauline PHILIPPS  
Université de Rouen Normandie  
CÉRÉdI – UR 3229

*L'Astrée* d'Honoré d'Urfé est à bien des égards une œuvre monstre : par ses dimensions tout d'abord, par sa complexité ensuite. Si le récit principal peut paraître simple, il est entrecoupé de nombreuses histoires secondaires qui attirent parfois l'attention du lecteur vers des horizons bien éloignés des berges du Lignon. Urfé prouve alors toute sa virtuosité dans sa capacité à tisser ces différentes intrigues<sup>1</sup>, s'appliquant à rendre la relation de chacune d'elles nécessaire, plus encore que cela ne pouvait se pratiquer dans la littérature française avant lui à en croire les Scudéry et Huet<sup>2</sup>. Afin de ne pas ennuyer le lecteur et de toujours le divertir avec du neuf, ces différentes intrigues convoquent régulièrement des personnages tout à fait nouveaux. De fait, *L'Astrée* est un roman très peuplé, qui compte une bonne centaine de personnages différents. Ceci n'a *a priori* rien de neuf : de nombreuses œuvres se sont déjà appliquées à multiplier les protagonistes, jouant ainsi avec les limites des capacités de mémorisation du lecteur<sup>3</sup>. Cependant, Honoré d'Urfé continue là encore de se distinguer : si dans la tradition du roman pastoral les personnages se définissent en effet principalement par le groupe, la communauté ou la classe sociale auxquels ils se rattachent<sup>4</sup>, dans *L'Astrée*, chacun commence très vite à développer sa propre personnalité. Leur singularité qui progressivement s'affirme a participé à la richesse de ce roman dont on salue la capacité de l'auteur à se faire « peintre de l'âme<sup>5</sup> ». Ce phénomène d'individualisation des personnages se fait particulièrement sentir pour ceux du récit principal, ceux-là même qui par définition sont évoqués le plus longuement. Polemas ne déroge pas à cette règle : tout d'abord identifié par rapport au groupe auquel il appartient, celui formé par les chevaliers de la cour d'Amasis et présenté positivement car défendant un espace en apparence préservé et pacifié, il développe petit à petit sa propre personnalité pour devenir le grand adversaire du roman. En effet, dans la troisième partie, la dernière rédigée entièrement par Honoré d'Urfé, il lève le masque et révèle ses projets de coup d'État. Volontiers meurtrier, grand manipulateur et tyran d'usurpation en puissance, il semble avoir bien mérité que dans la continuation de Baro son rival Lindamor lui coupe la tête pour l'apporter encore sanglante à la reine des nymphes, ravie de ce spectacle. Quand on referme pour la première fois *L'Astrée*, l'image que l'on garde de Polemas est pour toutes

---

<sup>1</sup> Sur la structure des longs romans, voir Marie-Gabrielle Lallemand, *Les Longs romans du XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2013.

<sup>2</sup> Voir par exemple la préface à *Ibrahim ou l'Illustre Bassa* des Scudéry (1641).

<sup>3</sup> On songe par exemple aux *Amadis de Gaule*, l'une des sources d'inspiration de *L'Astrée*.

<sup>4</sup> Wolfgang Matzat, « Tradition et invention dans *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé », *Dix-Septième siècle*, n° 215 (2002), p. 201.

<sup>5</sup> Georges et Madeleine de Scudéry, préface à *Ibrahim ou l'Illustre Bassa*, 1641.

ces raisons avant tout négative. Cependant, comme souvent, les portraits dressés par Urfé sont en fait très nuancés. Celui de Polemas l'est de toute évidence. Plus encore : dans la première partie, c'est à partir de ce personnage de Polemas que l'auteur apprend à son lecteur comment lire le roman qu'il lui livre. Dans une œuvre chorale où se répondent les narrateurs secondaires fortement marqués par leur subjectivité, il faut juger avec prudence des informations portées à notre connaissance. À bien lire la première partie, Polemas apparaît comme la première victime de cette subjectivité omniprésente : si l'on considère uniquement les faits, il est rapidement évident qu'il n'est pas si horriblement coupable que certains personnages veulent bien nous le faire croire. Afin d'appréhender la subtilité de ce personnage, nous commencerons par étudier la manière dont il se rattache au groupe des chevaliers de la cour des nymphes. Quand il s'en détache et s'écarte des vertus prêchées par sa communauté, c'est bien malgré lui : il devient la victime de cet autre tyran qu'est l'Amour, le pire de tous peut-être dans *L'Astrée*. Si nous nous appliquons donc à relever les éléments qui plaident en faveur de la clémence pour Polemas, il n'en demeure pas moins que ce chevalier reste malgré tout coupable. C'est la nuance qui prévaut chez Urfé : ni tout à fait condamnable, ni tout à fait innocent, Polemas demeure marqué par cette culpabilité qui le conduit à la mort.

## 1. Un chevalier parmi les premiers de la contrée

C'est au livre II de la première partie que Polemas est présenté pour la première fois. D'emblée, Urfé évoque le rapport problématique de cet homme avec Climante et le rôle qu'il a joué dans la disgrâce de Lindamor auprès de Galathée. Cependant, trop peu de détails sont alors donnés au lecteur qui découvre pour la première fois *L'Astrée*, et tout de suite après c'est un Polemas bien présentable qui apparaît, intégré dans un groupe soudé.

### 1.1 Un chevalier pitoyable et courtois

Polemas erre sur les berges du Lignon quand il croise Silvandre et toute une troupe de bergers, appliqués à chercher le cadavre de Céladon. Lors de cette scène, prise en charge par un narrateur principal qui, s'il est parfois subjectif, est plus neutre que les autres, le chevalier montre qu'il est capable de pitié :

Silvandre rencontra Polemas tout seul, non point trop loin du lieu, où peu auparavant Galathée, & les autres Nymphes avoient pris Celadon ; & par ce qu'il commandoit à toute la contrée, sous l'autorité de la Nymphé Amasis, le Berger qui l'avoit plusieurs fois veu à Marsilly, luy rendit en le salüant, tout l'honneur qu'il sceut ; & d'autant qu'il s'enquit de ce qu'il alloit cherchant le long du rivage, il luy dit la perte de Celadon, dequoy Polemas fut marry, ayant tousjours aymé ceux de sa famille. (p. 153)

Alors même que le narrateur principal ne se prive pas de mettre en doute la sincérité des sentiments des personnages dont il parle, il ne fait aucun commentaire quand il dit que « Polemas fut marry, ayant tousjours aymé ceux de sa famille ». Il n'y a ainsi pas de raison de croire qu'il feint sa tristesse lorsqu'il apprend la (fausse) nouvelle de la mort de Céladon. Puisque ce dernier n'est autre que le personnage principal masculin et que le livre I a intéressé le lecteur à sa cause, le fait que Polemas s'attriste de sa destinée funeste participe à le rendre sympathique, faisant bien vite oublier pour un temps la rapide remarque qui a pu être faite sur le mauvais service qu'il a rendu à Lindamor (un personnage du reste que le lecteur ne connaît pas encore). De plus, c'est le seul chevalier de la cour des nymphes qui présentera ainsi ses condoléances aux bergers pour la perte de Céladon. Il devient de fait le porte-parole de cette communauté, chargé ici de gérer les

relations avec la communauté des bergers qu'autrement les chevaliers ne fréquentent pas (seules les nymphes assistent explicitement à leurs jeux, même si alors elles n'entretiennent pas de relation avec eux).

Le rôle de Polemas, tel qu'il semble être défini par cette première apparition, est donc éminemment positif. En cela il agit en représentant privilégié de son groupe social<sup>6</sup>. À ne considérer l'homme que selon la place qu'il occupe dans sa communauté, il n'y a rien ici qui permette de condamner ce personnage.

## 1.2 Un membre d'une cour soudée

Cette image d'un Polemas porte-parole légitime des chevaliers est bien soignée dans la première partie. Dans la citation précédente, le narrateur principal précise qu'il « commandait à toute la contrée, sous l'autorité de la Nymphé Amasis » : ce n'est pas simplement un chevalier parmi tant d'autres, mais le premier d'entre eux. De plus, sa reine lui fait absolument confiance. Les affaires semblent bien tenues en effet depuis qu'elle s'en décharge en partie sur lui. Certes, cette confiance de la reine est cela même qui mettra en danger tout le Forez puisqu'elle donnera à Polemas les moyens de fomenter un coup d'État (on reconnaît ici une mise en doute de la capacité d'une femme à tenir les reines d'un royaume), cependant dans la première partie encore elle paraît justifiée.

Les autres chevaliers ne se montrent pas jaloux d'une autorité qu'il paraît avoir bel et bien méritée et Polemas participe harmonieusement aux diverses activités de la cour. Si le jeu organisé par Clidaman lui pose problème car il l'éloigne de sa maîtresse Galathée, il n'en conteste néanmoins pas les règles. Polemas sait généralement se tenir en société et connaît les manières de la cour. Son mérite du reste se révèle par l'amitié dont ses autres membres l'entourent<sup>7</sup>. Certes, Lindamor lui retire la sienne, mais c'est sous un prétexte bien fallacieux. Il lui reproche en effet de ne pas vouloir lui avouer son amour pour Galathée, et en prend ombrage au point de rompre tout lien d'affection avec lui, alors que lui au contraire vient de lui offrir, après lui avoir révélé sa passion, de sacrifier son amour au nom de leur amitié : « l'amitié qui est entre vous & moy, estant contractée de plus longue main que cest Amour, me donne assez de resolution pour vous dire, que [...] je m'en retireray [...]. » (p. 515). Cette offre n'est en fait pas tenable, Lindamor défend ici un principe courant des romans de chevalerie qu'Urfé met en scène pour le détruire. Jamais, dans les romans même qui s'inspirent de *L'Astrée* comme ceux des Scudéry ou de La Calprenède, les personnages ne parviennent effectivement à renoncer à l'amour pour préserver leur amitié. On peut aisément remettre en question la sincérité de Lindamor, qui doit être bien soulagé d'avoir un prétexte de rompre avec Polemas pour devenir ouvertement son rival, ceci d'autant plus qu'il ne demandait ni plus ni au moins à son ami de faire preuve d'indiscrétion en lui avouant sa passion.

Si l'on considère les autres amis de Polemas, on constate très vite que son mérite fait qu'il est bien entouré. Les autres ne se lient pas à lui par intérêt pur. Climante le sert jusqu'à la mort : dans la continuation de Baro, il préfère s'éclater le crâne contre un mur plutôt que de le trahir.

Tous ces éléments tendent à montrer que Polemas dans cette première partie réunit sur le papier toutes les qualités qui font un chevalier courtois. Il incarne ainsi un modèle hérité des romans de chevalerie. Dans la première partie, il représente par conséquent

<sup>6</sup> Sur l'importance des rôles sociaux joués par les personnages dans les pastorales en général, voir Jean-Pierre van Elslande, *L'Imaginaire pastoral du XVII<sup>e</sup> siècle (1600-1650)*, Paris, PUF, coll. « Perspectives littéraires », 1999.

<sup>7</sup> Sur l'importance de l'amitié dans *L'Astrée*, voir Éric Méchoulan, « Amitié et générosité dans *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé et *Francion* de Charles Sorel », *Tangence*, n° 66 (2001), p. 22-35.

cette dimension d'« aboutissement » qui caractérise *L'Astrée*<sup>8</sup> : Urfé y réunit les principaux codes des grands genres romanesques jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle.

On peut émettre l'hypothèse selon laquelle c'est en premier lieu pour cette raison même que, selon la logique du roman, Polemas est condamné à prendre une tournure négative. Les anciens modèles comme celui du chevalier courtois qu'il illustre sont en effet voués à être dépassés chez Urfé<sup>9</sup> qui défend un « nouvel héroïsme<sup>10</sup> » davantage incarné par les personnages liés au pastoral ; l'intérêt du personnage de Polemas tient à ceci que, au lieu d'être critiqué sur un point spécifique comme peuvent l'être d'autres chevaliers (on songe à Lindamor par exemple et à son manque de discrétion), il prend une tournure rapidement très noire et devient mauvais sur tous les plans. Polemas, en tant qu'incarnation extrême de l'idéal du chevalier courtois, est condamné dans *L'Astrée* à être dépassé car il se comporte de manière insatisfaisante dans les relations amoureuses, ce qui finit par avoir des conséquences sur ses devoirs sociaux en tant que chevalier. L'étude de sa terrible transformation laisse voir que c'est paradoxalement précisément son sens de l'honneur courtois qui le pousse définitivement à la faute amoureuse et le conduit à la haute trahison. Pour cette raison même, son évolution a beau être condamnable, elle n'en demeure pas moins compréhensible pour le lecteur si ce n'est en partie excusable. Il s'agit de mettre en valeur par un jeu de contraste un nouveau modèle (qui a lui aussi des défauts, mais seulement aimables), celui qu'incarne le berger Céladon.

### 1.3 Un modèle chasse l'autre

La première partie n'a de cesse de mettre en parallèle ces deux modèles que représentent respectivement Polemas d'un côté, et Céladon de l'autre. Parce qu'il est mis en opposition avec le personnage principal, pour qui se crée un lien par conséquent particulier avec le lecteur, Polemas se trouve par la logique même du texte condamné.

Dès le début du roman, le chevalier de la cour des nymphes se trouve malgré lui rapproché jusqu'à les confondre presque avec l'amant d'Astrée. C'est tout le sens de ce *quiproquo* initial aux conséquences littéralement formidables. La première fois que Polemas apparaît dans le récit, le narrateur principal évoque à demi-mots la raison pour laquelle il se trouve près du Lignon. C'est indiquer déjà à un lecteur qui en serait à sa deuxième lecture du roman que la raison d'être première du personnage de Polemas est cet échange involontaire entre lui et le berger. En effet, si Polemas s'attarde en ces lieux, c'est parce qu'il devait s'y trouver pour que fonctionne tout à fait la tromperie de son ami Climante et que Galathée cède enfin à ses avances, renonçant à Lindamor. Or, malheureusement pour lui, Céladon était présent exactement là où il aurait dû être selon la fausse prophétie de ce faux druide, et au moment même où il était censé s'y présenter. Les destins s'acharnent avec ironie contre Céladon et Polemas, le berger se trouvant ainsi malgré lui propulsé dans le monde des chevaliers et traversant dès lors des aventures dignes des grands romans de chevalerie dont s'inspire partiellement Honoré d'Urfé, bien éloignées des déboires qui caractérisent habituellement la vie des bergers dans les romans pastoraux, son autre grande source d'inspiration. Ce que Climante et Polemas regrettent comme un fâcheux incident quand ils en discutent est en fait l'événement qui force l'entremêlement des deux univers qui se partagent le Forez, celui-là même qui permet à Urfé de les confronter plutôt que de simplement les comparer en présentant le monde de la cour comme un contre-point négatif de celui des bergers, modèle habituel de la

<sup>8</sup> Wolfgang Matzat, art. cité.

<sup>9</sup> Tony Gheeraert, *Saturne aux deux visages, Introduction à L'Astrée d'Honoré d'Urfé*, Mont-Saint-Aignan, PURH, 2006.

<sup>10</sup> Jean-Pierre van Elslande, *op. cit.*, p. 1.

littérature pastorale<sup>11</sup>. À partir de ce quiproquo en effet, Céladon traverse des épreuves similaires à celles qu'a connues Polemas, et c'est parce que leurs réponses s'avèrent différentes que le lecteur peut mesurer la supériorité du modèle incarné par le berger sur celui défendu par le chevalier :

[...] il est tout vray, que le premier jour nous y fusmes un peu trop tard. Et que voulez vous, respondit Polemas, que j'y fasse ? ce fut la perte de ce Berger qui se noya qui en fut cause, & vous sçavez bien que le bord de la riviere estoit si plein de personnes, que je n'eusse peu demeurer là seul sans soupçon [...]. (p. 333)

Dans *L'Astrée*, ce sont bien les incidents qui paraissent les plus minimes qui sont ceux en fait aux plus grandes conséquences. Ce simple échange de personnages met en effet en danger tout le fragile équilibre forézien<sup>12</sup>.

Alors même qu'il parvenait encore à se maintenir et à conserver un semblant de vertu (on a vu que le narrateur principal ne remettait pas en cause sa tristesse à l'annonce de la disparition de Céladon), sa confrontation directe avec le modèle de l'amant d'Astrée achève de faire basculer Polemas du côté du crime et ce, alors même que les deux personnages ne se rencontrent pas avant la continuation de Baro. Par ce moyen, Urfé renforce l'idée que ce sont bien deux modèles qui s'affrontent, et non l'individualité propre de ses personnages.

## 2. Une victime du tyran Amour

Si Polemas est une cible privilégiée par le romancier parce qu'il représente trop l'essence même du groupe dont il fait partie, il se distingue des autres chevaliers progressivement. Comme tous les personnages de *L'Astrée*, il développe en effet sa singularité propre. Or, à bien observer ce qui fait de lui un personnage doté d'une identité singulière, on réalise qu'il est en partie excusable de ses débordements. Dans la première partie, c'est à travers Polemas qu'Honoré d'Urfé apprend au lecteur la nécessité, pour bien lire son roman, de démêler le subtil filage des diverses trames narratives, caractéristique de l'œuvre, afin de ne pas être victime des voix subjectives qui la composent. Si ce chevalier nous paraît *a priori* négatif et coupable quand on referme *L'Astrée* pour la première fois, c'est en effet parce que des narrateurs secondaires très partiels nous en donnent une image assez noire, alors même que, à ne bien considérer que les faits, Polemas est avant tout la victime du réel tyran de ce roman, à savoir l'Amour<sup>13</sup>.

### 2.1 La vengeance d'une femme, la méfiance d'un oncle

Contrairement à beaucoup de personnages, Polemas n'a pas droit à sa propre « histoire » et n'intervient jamais que comme figure secondaire dans les récits qui nous sont faits des vies d'autres protagonistes. Or, ceux-là mêmes qui sont désignés comme les personnages principaux de ces diverses « histoires » sont toujours présentés pour être excusés ou afin d'attirer pour eux la sympathie du lecteur et des auditeurs. En refusant de manière aussi évidente de faire de ce chevalier le personnage principal de sa propre histoire, les différents narrateurs de la première partie participent à le présenter

<sup>11</sup> Laurence Giavarini, *La Distance pastorale*, Éditions de l'EHESS, coll. « Contextes », 2010.

<sup>12</sup> Pauline Philipps, « La trop fragile utopie de *L'Astrée* : une variation du pot de terre contre le pot de fer », *Quêtes littéraires*, n° 11, 2021, p. 38-47.

<sup>13</sup> Sur la tyrannie de l'Amour et du modèle néo-platonicien, voir Laurence Plazenet, « Inopportunité de la mélancolie pastorale : inachèvement, édition et réception des œuvres contre logique romanesque », *Études Épistémè* [en ligne], n° 3, 2003, <http://journals.openedition.org/episteme/7056>, consulté le 13/11/2023.

continuellement comme un obstacle aux désirs des individus qui bénéficient de ce statut. De plus, dans ces douze livres, il y a une narratrice qui assume plus que les autres le récit des aventures de Polemas. Il s'agit de Léonide. Or, celle-ci est tout sauf partielle dès qu'il s'agit d'évoquer ce chevalier. En lui confiant la majorité des discours l'évoquant, Honoré d'Urfé participe ainsi à faire dominer une présentation négative car biaisée de sa personne.

Ceci pourrait être acceptable dans une certaine mesure si Léonide n'était pas injuste vis-à-vis de cet homme. Si elle est aussi dure envers lui, c'est parce qu'elle lui reproche de lui avoir été infidèle. Avant de servir Galathée en effet, Polemas avait Léonide pour maîtresse. Il serait alors condamnable parce qu'inconstant, une logique défendue par nombre de personnages positifs de l'œuvre. Seul Hylas, au statut ambigu et très isolé sur la question, se permettrait à la rigueur de le défendre ; malheureusement pour Polemas, Hylas n'est l'auditeur d'aucun des récits faits de sa vie. Ce qui pourrait n'être qu'anecdotique devient particulièrement signifiant dans un roman qui, comme *L'Astrée*, se présente avant tout comme le concert de voix subjectives, capables d'adapter leurs dires en fonction de leurs auditeurs.

Quand bien même Polemas aurait fait preuve d'une inconstance condamnable en quittant Léonide pour Galathée, Urfé prend soin de montrer que la fidèle suivante de la fille d'Amasis n'est pas tout à fait légitime dans sa plaidoirie contre son ancien amant. La nymphe ne fait jamais que reprocher en autrui ce dont elle-même s'est, la première, rendue coupable. Avant qu'elle ne soit servie par Polemas, celle-ci avait un autre amant : Agis. Or, non seulement celui-ci avait commencé par la force des choses à lui faire une cour assidue, mais Léonide avait aussi témoigné qu'elle n'avait « point desagréables » les divers services qu'il lui rendait. Autrement dit, en délaissant Agis alors même qu'elle avait accepté certains de ses services, Léonide fait preuve d'inconstance. Même si l'on ne saurait que blâmer légèrement son comportement (elle ne lui a apparemment rien promis), cette mention d'Agis qui n'a autrement aucun autre rôle à jouer dans la première partie décrédibilise partiellement la nymphe quand elle accuse Polemas de commettre ce qui n'est jamais que la même faute.

Or, le texte lui-même nous invite à nous méfier de Léonide et de ses discours, se faisant alors l'écho de la « faillite des signes » qui marque le contexte d'écriture<sup>14</sup>. Son oncle, le grand druide Adamas, ne lui fait pas tout à fait confiance et sent bien que ses critiques de Polemas sont trop véhémentes pour être réellement objectives. Il s'agit pour tout bon auditeur (et donc lecteur) de devenir aussi enquêteur. D'où l'importance pour Adamas de demander des informations auprès d'une autre source, la jeune Sylvie : « luy qui estoit fort advisé, pour sçavoir si sa niece luy avoit dit la verité, la [Sylvie] pria de luy raconter tout ce qu'elle en sçavoit. » (p. 556). On assiste alors à un cas unique dans les douze premiers livres : la répétition d'une même histoire, destinée au même auditeur, mais prise en charge par un narrateur différent, afin de croiser les sources et de pallier la charge subjective de la première version. Cette demande du druide ne sera pas inutile : effectivement, Polemas n'est d'après Sylvie pas aussi condamnable que le prétendait Léonide.

## 2.2 Galathée, la séductrice

La grande responsable dans la nouvelle version proposée est une femme, celle pour laquelle Polemas a décidé de délaisser sa première maîtresse : Galathée. Si déjà la fille d'Amasis avait pu montrer, notamment dans sa relation à Céladon, qu'elle pouvait être

---

<sup>14</sup> Tony Gheeraert, *op. cit.*

très entreprenante, elle se révèle une réelle séductrice dans l'âme au sens étymologique du terme. C'est elle qui détourne du droit chemin le chevalier, alors même qu'il s'était toujours montré vertueux jusque-là. Bien qu'elle ne soit pas tout à fait condamnée par Sylvie (qui reconnaît entre autres qu'elle n'a jamais été que la victime elle-même de son jeune âge et des conseils peu avisés de sa nourrice, elle-même un peu trop simple d'esprit), Galathée a quelque chose ici de cet autre grand séducteur qu'est Satan dans l'imaginaire chrétien. Elle fait échouer la logique néo-platonicienne<sup>15</sup> qui était efficacement à l'œuvre pour Polemas dans sa relation à Léonide. Quand il aimait celle-ci, il se rapprochait en effet du divin<sup>16</sup>, comme le montrent les vers qu'il compose en l'honneur d'une « dame en dévotion », la nymphe faisant office de relais entre la divinité et le jeune homme. Léonide n'était pas encore parvenue tout à fait à élever Polemas par son amour mais était en bonne voie quand intervient Galathée.

Si celle-ci, « ayant dès longtemps fait dessein d'acquiescer Polemas » (p. 562), brise la logique néo-platonicienne et si son comportement dérange tant, c'est parce que, contrairement à toutes les bonnes maîtresses de *L'Astrée*, c'est elle qui a pris les devants dans sa relation avec Polemas. Urfé écrit que Galathée s'est elle-même choisie cet amant et qu'elle a tout mis en œuvre pour le séduire. Autrement dit, dans cette relation c'est la femme qui a recherché l'homme et non l'inverse, contrairement au modèle dominant (et présenté comme naturel) du roman. La seule autre femme dans la première partie à s'essayer à ce dangereux jeu de la séduction entreprenante est Olimpe, avec Lycidas, et l'on sait quel blâme elle a alors encouru de la part de toute la communauté. Galathée ne devient une maîtresse digne de ce nom qu'à partir du moment où ce n'est pas elle qui a fait le premier pas et où son amant s'est imposé à elle, c'est-à-dire avec Lindamor.

Or, Polemas n'est pas le seul homme sur lequel la princesse jette son dévolu. Significativement, Urfé fait de Céladon un autre amant choisi de la nymphe. C'est alors que les deux modèles que chacun incarne peuvent à nouveau être confrontés et comparés. L'intéressant réside alors dans la réaction d'Adamas au récit de leurs réponses face aux propositions de la nymphe. C'est surtout pour Céladon que le narrateur donne le plus de précisions. Pour séduire les amants qu'elle se choisit, Galathée use toujours du même argument : celui non de l'amour mais de l'ambition. En offrant sa main, elle offre également le plus haut rang auquel un homme puisse aspirer au Forez, puisqu'elle en sera la prochaine reine : celui de roi consort. Or, Céladon explique simplement et en toute honnêteté à Adamas pourquoi il n'a pas même été tenté par cette perspective. Plutôt que de simplement féliciter le berger, le grand druide s'émerveille de sa réaction, jugeant étonnant qu'un jeune homme ait pu ne pas même songer un instant à saisir cette chance extraordinaire (p. 567). Ceci sert en creux la cause de Polemas. Si celui-ci a choisi de céder à la nymphe, il n'en saurait en effet être condamné. Puisqu'il relève du miracle que Céladon n'ait pas hésité un seul instant à refuser la jeune femme, le chevalier est partiellement excusable d'y avoir cédé. Ce modèle du chevalier courtois qu'est Polemas ne pouvait en effet pas résister à l'appel de l'ambition, sans que cela soit pour autant considéré comme par essence blâmable dans *L'Astrée*. Pour les contemporains d'Honoré d'Urfé, la réaction de Polemas est saine, celle de Céladon beaucoup moins compréhensible, même si c'est en définitive cette dernière qui est louée.

Si Polemas abandonne la voie de la droite vertu qu'il avait empruntée pour Léonide, il n'en est par conséquent pas le principal responsable, loin de là. Il aurait même pu être

<sup>15</sup> Sur l'importance de la logique néo-platonicienne au cœur de *L'Astrée*, voir Frank Greiner, « *L'Astrée*, une philosophie de l'eros », 2019 [en ligne] <https://www.fabula.org/actualites/89604/l-astree-d-honore-d-urfe-roman-representation-et-politique.html>, consulté le 13/11/2023.

<sup>16</sup> Symon Silvius, *Le Commentaire de Marsille Ficin, Florentin, sur le Banquet d'amour de Platon*, Paris, Classiques Garnier, 2022.

encore considéré comme parfaitement estimable par l'ensemble de la cour (à part la jalouse Léonide) si Galathée ne l'avait pas abandonné par la suite pour Lindamor et Céladon.

### 2.3 Un Polemas innocent ?

À partir de ce rapide survol des responsabilités féminines dans la noire réputation de Polemas qui a permis de se faire une première idée du travail d'enquêteur exigé de la part du lecteur par Urfé, on se rend compte de la nécessité qu'il y a à nuancer les critiques qui pourraient être formulées à son endroit. Mais on peut aller plus loin, et affirmer même que Polemas est un amant décidément moins coupable que d'autres. Il suffira ici de le comparer à son premier et principal rival : Lindamor.

À bien considérer les deux en effet, c'est ce dernier qui apparaît comme le plus problématique. Ils se disputent pour Galathée ; Polemas, faisant preuve par là de peu de délicatesse, apprend à toute la cour que Lindamor s'est vanté des faveurs que lui accordait sa maîtresse, et Lindamor décide, sous le couvert de l'anonymat, de défier en duel Polemas pour prouver à tout le monde qu'il a menti. Or, ce que se retient bien de rappeler Léonide, qui est la narratrice de cette dispute, c'est que Polemas n'a pas menti au sens strict. Lindamor s'est en effet vanté à lui de l'amour de Galathée. Si Polemas fait preuve d'indélicatesse, Lindamor s'est montré coupable d'indiscrétion, une faute qu'il réitère dans la continuation de Baro après avoir coupé la tête de son rival et l'avoir rapportée toute sanglante à la reine Amasis. L'un est indélicat, l'autre indiscret : aucun des deux n'est parfait, mais qui est le plus coupable selon le texte ? Le jugement est sans appel : après même qu'elle a appris qui était ce chevalier anonyme qui avait défié Polemas et les raisons profondes de ce duel, Galathée elle-même donne raison à Polemas, contre Lindamor (p. 532), d'autant plus que celui-ci, après avoir été frappé par derrière par son adversaire, a repris contre le commandement de sa maîtresse le combat. Il ne faudra rien moins que la fausse mort de Lindamor pour qu'il obtienne son pardon. La discrétion est en effet la qualité première d'un amant dans *L'Astrée* ; c'est cette qualité qui fait par exemple que Ligdamon est toléré par Sylvie, c'est elle aussi dont Céladon ne manque jamais de faire preuve, contre son propre intérêt parfois. La comparaison qui est faite entre les deux crimes de ces deux rivaux chevaliers que sont Polemas et Lindamor ne laisse pas de place au doute, Polemas n'est pas le pire, et si un autre narrateur que la vindicative Léonide avait ici été désigné pour raconter l'affaire, nul doute que l'attitude du premier amant de Galathée n'aurait pas été aussi fermement condamnée.

Nous avons ici rassemblé quelques uns des éléments les plus saillants de la première partie montrant que Polemas est grandement excusable pour toutes les fautes qui lui sont reprochées. Néanmoins, il ne faut pas se faire l'avocat du diable au point de l'innocenter tout à fait. S'il est bien la victime du tyran Amour, Polemas n'en demeure pas moins dans une certaine mesure coupable. Poussé qu'il est par l'amour pervers de Galathée qui joue sur l'ambition, il prend progressivement la voie du vice.

### 3. Un Polemas malgré tout bien coupable

S'il est indiscutable que Polemas est excusable dans une certaine mesure lorsqu'il abandonne Léonide pour Galathée, il n'en demeure pas moins que cette nouvelle relation achève de le faire basculer dans le vice. Lui qui était le modèle du chevalier courtois finit, à cause même de l'importance qu'il accorde à son honneur, par commettre des fautes condamnables suite à ses déboires amoureux, si bien que dès la première partie, le lecteur comprend que l'amant déçu de Galathée a tout du tyran d'usurpation en puissance. Il

s'agit, à travers Polemas, de montrer ce que le monde de la cour a de moins parfait que celui des bergers, les deux ayant une manière différente de vivre le temps : de fait, les bergers sont marqués par une certaine stabilité dans leur personnalité, alors que les dames de cour et les chevaliers sont en général davantage sujets au changement<sup>17</sup>. Galathée change ainsi d'amants par trois reprises dans la première partie, et Polemas passe du modèle du chevalier courtois au tyran en puissance.

### 3.1 Coupable en amour et vis-à-vis des règles de la chevalerie

*L'Astrée* fait partie de ces œuvres qu'il est indispensable de relire. Ce n'est que lorsque l'on sait déjà ce qui va se passer ensuite que l'on peut lire correctement certains signes qui, autrement, demeurent invisibles aux yeux d'un lecteur naïf. C'est à nouveau le personnage de Polemas qui sert ici Urfé à dispenser cette importante leçon de lecture.

Celui-ci atteint un point de non-retour au livre IX de la première partie, au cours de l'« Histoire de Lindamor ». Défié en duel par son rival, il accepte sur les instances de son prince de se battre contre lui. Il s'agit d'un duel judiciaire, ordalie qui rappelle la justice médiévale : Dieu étant censé protéger toujours le parti de l'innocence, n'est censé gagner que celui qui défend la vérité. Autrement dit, d'après les croyances des personnages, le vainqueur du duel démontrera par sa supériorité même lors du combat la justesse et la justice de sa cause. Or, le duel judiciaire fait partie de ces thèmes tirés des romans de chevalerie qu'Honoré d'Urfé reprend dans son roman pour mieux les remettre en cause. Si cette pratique était relativement courante au Moyen Âge, elle est en effet délaissée depuis quelques siècles déjà quand paraît *L'Astrée*<sup>18</sup> : en montrant combien sa logique dysfonctionne, Urfé participe à en donner une image archaïque. Dans la première partie, c'est sans doute le duel judiciaire qui oppose Melandre à Lypondas qui en constitue la plus évidente critique avec son côté parodique. Mais celui lors duquel s'affrontent Polemas et Lindamor traduit déjà la distance qu'Urfé prend avec la logique qui préside à tout duel judiciaire. Nous avons déjà rappelé précédemment que, dans cette affaire, Polemas est, au sens strict, innocent de ce dont Lindamor l'accuse. Et pourtant, d'après le récit que nous en fait Léonide, c'est Lindamor qui est en passe de l'emporter. Ceci ne signifie rien moins que Polemas s'apprête à être déclaré coupable de félonie aux yeux de toute la cour, la pire des taches qui pouvait être faite à son honneur de chevalier. Or, la conscience qu'il a de ce qu'il est sur le point de perdre, associée à son innocence, le rend tout à fait furieux. C'est parce que Polemas réalise que son honneur de chevalier est sur le point d'être sali injustement, et parce que, en tant que chevalier courtois modèle sur bien des points, il souffre de cette injustice criante, qu'il atteint un point de non-retour et commet deux fautes impardonnables. Le duel dure depuis longtemps et, pour épargner les deux rivaux, Amasis demande à sa fille Galathée de les séparer :

Luy qui se sentit toucher, tourna brusquement de son costé, croyant d'estre trahy, & cela avec tant de furie, que la Nymphé se voulant reculer pour n'estre heurtée, s'empestra dans sa robbe, & tomba au milieu du camp. Lindamor qui la reconnut, courut incontinent la relever, mais Polemas sans avoir esgard à la Nymphé, voyant cest advantage, lors qu'il estoit plus desesperé du combat, prit l'espée à deux mains, & luy en donna par derriere sur la teste deux ou trois coups de telle force, qu'il le contraignit avec une grande blesseure, de mettre un genouïl à terre [...]. (p. 530)

Tout d'abord, on remarque que, bien que ce soit Léonide qui rapporte les faits et qu'elle fasse de son mieux pour noircir le tableau, la narratrice mentionne un élément important qui soutient cette hypothèse que nous formulions plus haut, à savoir que Polemas n'agit ici brutalement que parce qu'il est un modèle de chevalier courtois. C'est « croyant

<sup>17</sup> Jean-Pierre van Elslande, *op. cit.*, p. 27.

<sup>18</sup> Benoît Garnot, *Histoire de la justice en France (XVI<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Folio Histoire, 2009.

d'estre trahy » qu'il se retourne quand la nymphe le touche. Autrement dit, s'il s'était douté qu'elle cherchait simplement à arrêter le combat, il n'aurait sans doute pas agi comme il l'a fait. De plus, Léonide insiste sur sa « furie » : Polemas n'est ici pas dans son état normal, il surréagit parce qu'il est privé de raison. S'il n'avait pas été aussi emporté par l'idée que son honneur était sur le point d'être définitivement sali, il n'aurait sans doute pas fait ce qu'il a fait.

Urfé insiste donc sur l'idée que la furie de Polemas est compréhensible. Cependant, « compréhensible » ne signifie pas « tout à fait excusable », et ce que fait Polemas à la fin de ce duel annonce déjà le coup d'État dévoilé à la fin de la troisième partie. En effet, Polemas se montre tout d'abord coupable vis-à-vis de son amour : plutôt que d'aider la nymphe à se relever, elle qui est pourtant sa maîtresse, il la met en danger en continuant le combat. À partir de cet instant, Polemas ne peut plus prétendre se rattraper en tant qu'amant. De plus, la façon dont il se comporte à l'égard de Lindamor constitue une faute grave vis-à-vis des règles de la chevalerie, dont il incarnait jusqu'à lors le modèle : il attaque « par derrière » son adversaire. Plutôt que d'une erreur, il y a ici réelle faute, puisque Polemas s'entête dans ce comportement indigne en donnant « deux ou trois coups ». Il ne pourra pas dire qu'il ne l'a pas fait exprès. Il est significatif ici que Lindamor soit encore anonyme aux yeux de tous : ce n'est pas par jalousie amoureuse que Polemas s'entête ainsi à vouloir le tuer, mais bien uniquement parce qu'il se sent atteint dans son honneur de chevalier.

Cet épisode décisif du duel judiciaire qui l'oppose à Lindamor achève la transformation de Polemas en personnage négatif par une suite de circonstances dont il n'était pourtant pas responsable. Dès lors, il naît à sa véritable nature, celle-là même que trahit son nom : il se range du côté du « *polemos* », de la « guerre » en grec ancien. C'est lui qui à partir de la fin de la troisième partie met en danger la paix du Forez et fait venir sur ses terres des troupes de chevaliers qui y sèment la terreur et y répandent le sang, alors même qu'il avait été désigné par Amasis dans la première partie pour défendre ce pays en l'absence du prince Clidaman.

### 3.2 Un grand trompeur

Parce qu'il sait après ce duel qu'il n'a plus aucune chance de l'emporter loyalement contre Lindamor dans le cœur de Galathée, Polemas verse par la suite dans la tromperie. On se souvient que c'est par une référence à la tromperie dont il use contre la nymphe à l'aide de son ami Climanthe qu'il est introduit dans le roman, juste avant qu'il ne fasse part de ses condoléances aux proches de Céladon. Avant de condamner définitivement Polemas parce qu'il entend tromper Galathée afin d'obtenir son amour, il convient de rappeler quel statut occupent la tromperie la ruse dans les relations amoureuses dans *L'Astrée*.

Cette dernière n'est pas présentée comme un mal en amour, bien au contraire. De nombreux amants, parmi les plus recommandables, ont recours à la ruse. Céladon se déguise en fille pour pouvoir contempler les charmes du corps d'Astrée et lui extorquer la promesse qu'elle l'aimera toujours par exemple. Cependant, il s'agit d'une stratégie qui conduit toujours à des situations jugées insatisfaisantes par les amants eux-mêmes. Pour reprendre l'exemple de la ruse de Céladon, celui-ci réalise très vite qu'il ne peut pas se contenter de cette promesse qu'il a obtenue de sa maîtresse : il essaie de se montrer digne alors de son amour par une grande sincérité. De même, Filandre est bien content dans un premier temps de ce que son déguisement lui permet d'approcher Diane. Il en vient pourtant très vite à le regretter, car il ne voit pas comment sortir de cette impasse et lui révéler qu'il n'est pas une fille.

Si la ruse n'est donc pas interdite bien qu'insatisfaisante, on ne saurait condamner Polemas au seul motif qu'il prétend y avoir lui aussi recours. Le problème dans son comportement est qu'il use quant à lui de plutôt « tromperie ». Le terme est à différencier de celui de « ruse » : dans la première partie de *L'Astrée*, il est employé en effet dans un sens autrement plus négatif. Associé à Polemas, à Climanthe, Sémire, mais aussi aux deux grands inconstants que sont Stelle et Hylas, il est utilisé par les personnages pour condamner le comportement d'autrui. Astrée par exemple l'emploi contre Céladon quand, au début du roman, elle pense qu'il lui est infidèle. De même, la très vertueuse et pudique Diane y a recours pour décrire l'artifice de Filandre dans un premier temps, qui la choque au point qu'elle a l'impression qu'un « serpent » l'a touchée lorsque la vérité lui est dévoilée. La seule exception à cette règle est l'emploi qu'en fait le narrateur principal pour désigner le moment où Céladon se change en Lucinde sur les conseils de Léonide et Adamas, afin d'échapper à la vigilance de Galathée. Ceci pourtant va bien dans le sens de notre hypothèse : une tromperie est une ruse condamnable car elle va trop loin. En acceptant de se déguiser en fille en effet, Céladon se retrouve dans la suite du roman prisonnier de son personnage et finit par obtenir des faveurs trop grandes de la part d'Astrée qui, le croyant du même sexe qu'elle, accepte de dormir dans le même lit et multiplie les caresses. C'est précisément ce qui lui sera reproché dans la continuation de Baro, où Astrée, apprenant la vérité, condamne une deuxième fois (mais cette fois dans des termes plus explicites) son amant à la mort.

Parce qu'il est associé à la « tromperie » plutôt qu'à la « ruse », Polemas apparaît comme un personnage problématique car trop extrême dans ses stratagèmes. Tout d'abord, il s'agit du seul qui, de lui-même, décide de déléguer sa tromperie à quelqu'un d'autre. Il laisse carte blanche à Climanthe, chargé de penser et de mettre en pratique la tromperie. Or, celle pour laquelle il se décide est bien problématique, car elle le conduit très loin dans le sacrilège, plus loin encore que les simples ruses de Céladon puisqu'il va jusqu'à se faire passer pour un druide. Ce caractère problématique des artifices de Climanthe est dénoncé par le titre même qui est donné à son histoire. Le texte dit en effet « Histoire de la tromperie de Climanthe » (p. 310), c'est le seul pour lequel on ne mentionne pas uniquement le nom du personnage. Parce qu'il lui est directement associé, Polemas prend ici un tournant bien négatif et diabolique.

S'il faut par conséquent faire la vérité sur l'affaire Polemas et réhabiliter partiellement ce chevalier, c'est parce que la complexité même de son affaire dévoilée progressivement au cours de la première partie est instrumentalisée par Honoré d'Urfé pour montrer à son lecteur comment lire son roman. Si en définitive il n'y a pas de doute et s'il est effectivement condamnable, cela ne change rien au fait qu'il a pour lui beaucoup d'excuses. Avec ce personnage entre autres, Urfé prouve la finesse avec laquelle il entend dépeindre les singularités de tous ceux qui peuplent son roman. L'étude de l'évolution de Polemas dès la première partie permet de mettre à jour l'un des mécanismes les plus forts de l'écriture de *L'Astrée* : la culture de la fragmentation, qui est celle-là même qui favorise la finesse des caractères décrits. Ce roman se compose de récits entrecoupés d'autres récits, rapportés dans un ordre qui n'est pas toujours chronologique (l'histoire de Lindamor ne nous est racontée qu'au livre IX, alors même qu'elle rapporte des éléments qui sont antérieurs à ceux décrits dans l'histoire de la tromperie de Climanthe, exposée au livre V) et répartis parfois entre plusieurs narrateurs. Avec quatre narrateurs différents pour rapporter son histoire (le narrateur principal, Léonide, Silvie et Climanthe), Polemas est celui qui souffre le plus de cette fragmentation dans la première partie. Une fragmentation extrême qui, par les oppositions nombreuses présentes dans tous ces récits, participe à la déconstruction du modèle du chevalier courtois qu'est à l'origine Polemas.